

## L'homme en noir

L'horloge à balancier qui trônait dans le hall d'entrée sonna dix huit heures. Mon frère leva un œil sur moi : « Alice ? Ne devais-tu pas aller à la gare, ce soir ? » Si, si, bien sûr. J'enfilai mes nouvelles ballerines ; grâce à leurs petits talons qui me grandissaient, je paraissais plus âgée. Claquant la porte d'entrée, je me retrouvai brutalement projetée dans la rue animée, grouillant de vacanciers profitant des derniers jours d'été. Malgré la chaleur étouffante, le soleil commençait déjà à baisser, prémices de l'arrivée prochaine de l'automne. La gare se trouvait à moins d'un kilomètre. L'arrivée du train étant prévu pour 18h32, j'allais pouvoir flâner un peu.

Une délicieuse odeur titilla mes narines. Relevant la tête, je constatai que je me trouvais face à une boulangerie qui m'était inconnue. « Probablement a-t-elle ouvert il y a peu de temps » songeai-je. Je décidai de m'y arrêter pour acheter un pain au chocolat. L'intérieur de la boutique était original et donnait l'impression de se trouver dans une boulangerie du siècle dernier. L'homme qui me précédait dans la file me fit sourire : vêtu d'un large manteau noir, arborant un chapeau démodé et une moustache bien entretenue, il contrastait avec les jeunes que l'on voyait passer dans la rue, sur une planche de skate et aux casquettes fluos.

C'est donc rassasiée et légèrement en avance que j'arrivai à la gare. Afin de tromper mon ennui, je m'assis sur un banc et observai les voyageurs. Je m'amusai d'une femme qui semblait tout droit sortie d'un vieux film. Malgré la chaleur ambiante, elle avait de petits gants en daim et triturait nerveusement un chapeau cloche. Qu'attendait-elle pour paraître si anxieuse ? Elle finit par s'asseoir à l'extrémité de mon banc, sans cesser de tordre son couvre-chef.

Soudain, l'étrange homme de la boulangerie reparut ; il monta dans un train qui démarra aussitôt. Je m'attendais presque à voir un lourd nuage de fumée noire s'échapper de la locomotive, avant de me souvenir que de nos jours, tous les trains étaient électriques. Je jetai un coup d'œil à ma montre : encore quatre minutes. Le temps n'avancait plus ! Un détail attira mon attention... L'homme en noir. Sur les quais. Interloquée, je le regardai s'installer dans un wagon en 1<sup>ère</sup> classe, s'asseoir près de la fenêtre, sens contraire à la marche. Ne l'avais-je pas vu partir à l'instant dans un autre TGV ? Une sonnerie retentit et le train s'enfuit, laissant derrière lui des amoureux esseulés et des parents déboussolés.

Plus qu'une minute. Enfin !

C'est alors qu'il revint. L'homme en noir. Cet homme croisé une première fois à la boulangerie, parti à deux reprises dans un train, et pourtant toujours là, bien présent, dans cette gare. Il s'assit cette fois-ci à côté de la dame au chapeau cloche, sur mon banc. Je commençai à avoir peur. Constatant un siège libre un peu plus loin sur ma gauche, je décidai de me déplacer. Je ne voulais plus rester à côté de ce personnage étrange et décalé.

Une voix retentit dans le haut parleur : « Le train en provenance de Paris et à destination de Nice aura quinze minutes de retard, merci de votre compréhension ». Flûte ! Voilà que j'allais encore devoir patienter ! Je triturai mes cheveux, comme si la nervosité de mon ancienne voisine de banc m'avait été transmise.

Un groupe de jeunes, installé à même le sol, commença à chanter. Je distinguais le premier couplet de 'Y'a d'la joie'. Cela me surpris un peu, car ce matin déjà, je l'avais entendu, émanant du poste radio de mon père. Jetant quand même un coup d'œil aux alentours, je vérifiai que tout était bien normal ; toutes ces

coïncidences me troublaient. Des gens pressés, des enfants courant après leurs parents... Rien n'avait changé. L'une des grandes horloges de la gare indiquait 18h41.

Un souffle chaud sur mon épaule me fit sursauter. L'homme. Derrière moi. Fredonnant le refrain de la chanson maudite, dans mon oreille. Je me levai d'un bond et courus me cacher parmi la foule. Les battements affolés de mon cœur résonnaient dans tout mon être et je tenais à peine sur mes jambes. Entourée d'inconnus, je me sentais en sécurité, comme si je disparaissais à petit feu pour devenir l'ombre de moi même. Mais QUI était donc cet homme ? Que me voulait-il ? Et pourquoi CETTE chanson, inlassablement ? Je commençai à quitter les lieux, puis je me souvins de la raison de ma présence à la gare.

Brusque retour à la réalité.

J'étais venu chercher quelqu'un, qui devait m'attendre quelque part ! Vite, je retournai sur les quais. Mais... qui ? Qui allais-je chercher ? Un ami ? Un parent ? Qui ? QUI ?! J'avais oublié. Définitivement, irrémédiablement. J'avais oublié pourquoi j'étais ici. Prise de vertige, je me laissai tomber sur un banc. Songeant à cette personne dont je ne me souvenais plus, j'en vins à m'interroger sur moi même afin de raviver mes souvenirs. C'est à cet instant précis que je me rendis compte que j'avais oublié mon prénom. Mon prénom, mon identité. J'avais oublié qui j'étais.

L'homme en noir revint ; il s'assit à mes côtés, j'eus peur, mais je ne bougeai pas. Il chantait toujours, toujours et encore ! A cet instant précis, j'aurai voulu me boucher les oreilles en fermant les yeux, et disparaître dans ma bulle. Mais je n'en avais pas le courage... Les hauts parleurs grésillèrent : à la place de l'habituelle petite sonnerie précédent une annonce, la version originale de 'Y'a d'la joie' commença. Je n'arrivais presque plus à respirer. Oppressée, je tentai de calmer ma respiration. Au milieu de la foule, je vis d'autres hommes identiques à celui de la boulangerie ; ils assiégeaient la gare. Deux d'entre eux m'entouraient désormais. Je les regardai avec plus d'attention : ils avaient un beau visage, avec un nez droit, une fine moustache et un regard pénétrant. Mon dieu... Ce visage... J'avais la sensation de l'avoir déjà croisé mais je n'arrivai plus à me souvenir ni où, ni quand. Comme si notre rencontre s'était produite de longues, très longues années auparavant. Il n'y avait plus personne dans la gare, hormis ces hommes. Probablement étaient-ils déjà une cinquantaine. Et tous chantaient doucement, sans bruit, si bien que de cet ensemble de voix se dégagait un son sourd et entêtant, auquel se mêlait toujours la musique nasillarde crachée par les hauts parleurs.

Alors, je vis que la femme de tout à l'heure, avec son chapeau cloche, était toujours là. Elle se leva et s'approcha de moi. « Qui es-tu ? » demanda t-elle simplement. « Je... Je ne sais plus. J'attends quelqu'un, laissez moi ! » Un sourire mauvais se dessina sur ses lèvres. « Regarde-toi, plutôt ! » Ses petits yeux se plissèrent et elle me dévisagea de haut en bas. Suivant son regard, je baissai les yeux et constatai que je portais un affreux pantalon verdâtre, en velours. Poursuivant la redécouverte de mon être, je restai bloquée sur mes chaussures : il s'agissait de mocassins usés, gris. Où étaient donc mes adorables petites ballerines ? Je m'empressai d'ôter ces souliers ; or à peine avais-je découvert mon pied droit que mon souffle se coupa. Je me mis à trembler convulsivement. « Mon pied ! Mon joli pied ! Où est-il donc ? Celui là n'est pas le mien, je le sais, ce pied ne m'appartient pas ! » murmurai-je en contemplant avec effroi mes orteils rabougris et les veines

bleuâtres que laissait deviner une peau fripée presque transparente. Pas mon pied. Le pied d'une personne âgée. N'avais-je pourtant pas dix-sept ans ?

« Et encore, tu n'as pas tout vu ! » poursuivit la femme. Je ne comprenais pas. Puis portant mes mains à mon visage, je caressai mes joues. Elles étaient sèches, creusées par de profonds sillons. « Mon dieu... Mais qui suis-je donc ? Et qui êtes vous ? » C'est alors que je les reconnus. Lui et elle. Il y a si longtemps, si longtemps. Lui et moi, amoureux. Une éternité. Lui, charmant et adorable, et moi, tellement amoureuse. Elle, aguicheuse et mauvaise, jalouse de moi, de notre amour passionné. Il y a des siècles ! Ma vue se brouilla, mes pensées continuèrent à divaguer dans ce tourbillon d'anciens souvenirs, tandis qu'une main tapotait mon épaule.

« Mme Michaud ? Vous vous êtes endormie, suivez moi donc jusqu'à votre chambre, il est l'heure de prendre vos médicaments » dit une infirmière à mon attention. Une bande de vieux fatigués nous regardait. « Continuez donc la chorale ! » lança t-elle à l'adresse du chef de chœur. « Je reviens rapidement. »

Et les octogénaires d'entonner, de leur voix chevrotante : « Y'a.. d'la.. joie..» !